

**QUELQUES PORTRAITS DE  
GRASSE, A TRAVERS L'OEUVRE  
D'ECRIVAINS OUBLIES OU  
MECONNUS**

**par Georges VINDRY**

Dans le foisonnement si riche et si touffu du XIXe siècle littéraire, se détachent d'abondantes séries géographiques qui ne sont pas celles des voyages mais bien des itinéraires où, au delà du récit pittoresque d'un périple, l'auteur entend faire partager son émotion profonde et entraîner à sa suite des lecteurs séduits moins par les images des lieux parcourus que par le cheminement spirituel qui sous-tend le récit.

Cette double approche d'un lieu ou d'une contrée peu connus est avant tout romantique : elle recherche au delà du portrait apparent toujours subjectif, une singularité, une personnalité, la palpitation d'une âme, l'écho tumultueux d'un grand fait où le lecteur retrouve avec ravissement ses rêves, ses désirs et ses aspirations secrètes. Le voyageur a toujours avec lui quelque ouvrage qui lui permet, au delà du stade de l'identification et de la mise en place du décor, la méditation sur les lieux mêmes, le livre à la main. On emporte dans son bagage l'itinéraire de Chateaubriand, les Reisebilder de Heine ou le Voyage en Espagne de Théophile Gautier. Passée la troisième génération, ce siècle encyclopédique et rationnel va substituer aux textes poétiques, ceux secs et précis des guides méthodiques : Heine, qui a servi d'introduction, reste dans la bibliothèque, et c'est avec le Guide Soanne ou avec le Baedeker qu'on parcourt, le nez en l'air, la vallée du Rhin. A mi-chemin entre les sommets du lyrisme et la sécheresse des horaires du chemin de fer se place une foule d'ouvrages plaisants, souvent de grande qualité, qui ont façonné le regard du plus grand nombre, et dont celui-ci a accepté la leçon parce qu'elle répondait à son désir d'une approche agréable et raisonnable, où la facile recherche du pittoresque remplace le plus souvent la perception émotive et romantique des générations précédentes.

La province française répond aisément à ce désir d'exotisme raisonnable cher à ces itinéraires du plus grand nombre qui, dès 1830, part à la découverte de régions encore très vivantes et empreintes d'une forte personnalité. Certaines, comme la Provence, font partie du décor obligé de nombreux romans, et non des moindres. Lorsque Mathilde de La Mole, fuyant les contrariétés d'un amour naissant, s'éloigne de Julien Sorel, elle s'en va séjourner à Hyères, alors le seul lieu de villégiature fréquentable en Provence. Au delà commençait une terre inconnue, véritable Marche où deux petites cités seulement retenaient l'attention : Antibes, le port par où l'on s'embarquait pour l'Italie, et Grasse, dont on savait qu'elle fournissait en parfumerie toute l'Europe.

Avec l'aventure cannoise de Lord Brougham, la Provence s'enrichit d'une zone résidentielle jusque là fort peu fréquentée ; Français et Anglais, après avoir épuisé les plaisirs du littoral, s'aventurent prudemment dans un arrière-pays inconnu et archaïque, sans aucun guide, sans ouvrage sur quoi fonder un cheminement. Délaisant les quelques récits de voyages du siècle précédent, peu utilisables, le curieux ne dispose que du Dictionnaire Historique et Topographique de la Provence (1) (habile compilation de la Description d'Achard (2) parue un demi-siècle auparavant), dû au dracénois Garcin, qui est aussi l'auteur des charmantes Lettres à Zoé sur la Provence (3), où la prose s'entremêle à des vers de mirliton. Personne n'oserait écrire comme cela aujourd'hui. Garcin est encore en partie un homme du XVIIIe siècle, où l'on n'acceptait la nature qu'aimable, et où les villes devaient être bien ordonnées. Pour lui, les précipices sont atroces, les gorges épouvantables, les forêts nécessairement sombres et impénétrables. Mais c'est aussi un homme courtois, comme on savait l'être au Siècle des Lumières. D'où le portrait paradoxal qu'il fait de Grasse, dans son Dictionnaire :

"La Ville est mal bâtie, et elle n'offre aucun monument curieux. Son église paroissiale est une masse informe qui ne mérite pas d'être vue (-). Les habitants de Grasse ont depuis

longtemps une réputation d'avarice, de cupidité que les populations voisine disent méritée. Je ne rappellerai pas ici le proverbe qui la consacre, parce qu'en fait de moeurs, les dictons sont toujours de faible autorité".(4)

Ce trait bien personnel une fois lâché, la bonne éducation réapparaît, un peu comme un remords :

"Les Grassois doivent leur fortune, non pas à cet esprit de lésinerie qu'on dit résider à tous leurs actes, mais au courage, mais à l'intelligence et à l'exercice de toutes les facultés qui créent et font progresser l'industrie (...). Spirituels, gais, hospitaliers, leur société est agréable, enjouée. Les grâces leur sont faciles ; ils les tiennent de la nature. Les physionomies sont parfaitement en harmonie avec ce sol riche, émaillé, suave, parfumé, qui fait de ce pays une sorte d'Ederu Quand on voit ces merveilles de la nature et de l'industrie on n'ose plus accuser les poètes de mensonge".

Ces lignes ont été publiées en 1835. Trois ans plus tard, un voyageur arrive à Grasse au moins de mai, et note dans son Journal de Voyage (5) :

"Tout-à-coup, j'aperçois Grasse plaqué contre un monticule, entouré de monticules couverts d'oliviers qui semblent vouloir se précipiter sur ta ville. Cette (ville) a tout-à-fait une physionomie génoise. Je n'ai jamais rien vu en très petit, qui rappelât plus complètement Gênes et les villes de son littoral.

On domine la mer qui apparaît à deux lieues. En arrivant, on trouve une terrasse garnie de grands arbres, bien autrement belle que celle des Saint-Germain. A droite et à gauche, montagnes littéralement couvertes d'oliviers touffus jusqu'à leur sommet et au fond de la vallée, très grande étendue de mer qui, à vol d'oiseau, ne me semble pas à plus de deux lieues.

J'apprends que cette ville est remplie de cercles, ce qui, au moral, la rend fort désagréable pour un étranger. Pas de café propre ; j'ai toutes les peines du monde à trouver le moyen de lire le dernier numéro des Débats.

Rues étroites comme dans les villes du littoral de Gênes. La culture ferait croire à chaque moment qu'on est à Sestri ou à Nervi. Mais absence totale d'architecture et de cafés et mauvaise odeur dans les rues, où l'on fait toujours un peu de fumier, suivant l'exécrable usage que j'ai déjà trouvé à Aubagne et au Luc.

On n'a pas besoin d'acqueduc ici. A la partie la plus élevée de la ville, une belle source sort de la terre ; je suis resté longtemps à contempler ce spectacle du parapet qui domine la source.

Ici aucun luxe, m'a-t-on dit. Un homme qui a cent mille francs de fortune porte un habit râpé et Grasse compte plusieurs millionnaires tout aussi mal vêtus que le reste de ses citoyens. En revanche, les demi paysans qui, aujourd'hui dimanche, peuplent la magnifique terrasse, ont l'air fort cosu.

Le plus bel endroit de cette terrasse, celui où, en Italie, il y aurait force cafés, est occupé par l'hôpital général. J'admets qu'il y ait un hôpital, mais il faudrait le bâtir hors de la ville et rendre le bâtiment actuel à la civilisation. Si les habitants avaient du luxe, ce serait leur lieu de réunion et de plaisir (..).

Réellement, je suis poursuivi jusque dans ma chambre par une certaine odeur de résine qui me fait mal à la tête et qui pourrait bien être l'odeur de la parfumerie de Grasse."

Ce voyageur, c'est Stendhal, qui se fait un petit revenu en parcourant la France et en publiant ses itinéraires. Il est intéressant de noter qu'il a, le premier, noté la "physionomie génoise" de Grasse, sa parenté figure qu'on méconnaîtra pendant plus d'un siècle. Rapide, précise, sa description n'est pas sans rappeler quelques traits de celle de Garcin, mais elle est honnête : la ville l'intéresse, il la parcourt, il l'étudie. Il faudra trois générations pour que les écrivains retrouvent cette objectivité.

Vers la fin du siècle, les routes se sont améliorées, les excursions s'organisent, et la description de la Provence orientale devient l'oeuvre de professionnels du voyage ; Grasse leur demeure étrangère. Ainsi, Ardoin-Dumazet, auteur d'un Voyage en France publié en cinquante volumes (6), aborde Grasse comme le faisait Garcin, en étranger, à qui la ville apparaît comme peu accueillante :

"Les gares de Grasse, car il y en a deux, comme à Draguignan, sont en bas, tout en bas de la ville, celle du Sud ayant eu cependant la bonne pensée de s'élever à quelque 100 mètres au-dessus de l'autre. Dans la cour, pas un omnibus ; pour ce train de banlieue, les hôtels se sont bornés à envoyer des canotons, c'est-à-dire des voitures à bras, prendre les bagages des voyageurs. Quant à ceux-ci, on se contente de leur indiquer une ruelle montante qui les conduira en ville. Cela s'appelle l'avenue des Capucins. Elle est parfois en corniche au flanc de la colline, sur laquelle s'étage la vieille cité. On m'a conseillé de la suivre, de tourner à droite, de tourner à gauche, puis à droite encore. Séduit par l'ample beauté du paysage, par la splendeur de ces horizons, des campagnes fleuries, de la mer éclatante, de l'Estérel aux roches fulgurantes, j'oublie les indications du conducteur de carreton. Voici une porte à l'entrée d'une étroite ruelle, je la franchis et, machinalement, gravis cette voie dont la pente ne permettrait pas à la moindre charrette de grimper. Je sais le quartier des hôtels dans la partie haute, en montant j'arriverai toujours. Mais les rues s'enchevêtrent, se coupent, finissent en impasses, redescendent, se transforment en escaliers, en boyaux affreusement pavés. J'y mets de l'amour-propre, ne demande mon chemin à personne et vais de ruelle en ruelle, entre les hautes maisons longées par des trottoirs ridiculement étroits. Voici enfin un espace horizontal, des arbres, une fontaine, un marché. Suis-je donc arrivé ? Hélas ! non : de nouveaux couloirs obscurs, des culs-de-sacs, des voûtes, des marches ; on se croirait dans la ville enchantée. Et malgré le dépit éprouvé, malgré l'odeur fade, presque écœurante des fleurs dont on a extrait le parfum subtil et qui s'entassent sur quelques points, c'est vivant et fort pittoresque.

Je débouche sur une rue un peu plus large, ce qui ne lui donne pas de grandes dimensions, elle s'appelle la rue Droite, mais n'en est pas moins fort tortueuse ; en désespoir de cause, je remonte cette artère sombre dans laquelle sont de beaux magasins ; voici un boyau plus droit, la rue du Cours, sans lequel il n'est ville en Provence, mais un cours tel que n'en possède aucune cité, dominant immédiatement un jardin public, un large vallon rempli de palmiers, d'orangers, de mimosas, de lauriers-roses, descendant jusqu'à la mer, aux rivages fleuris de Cannes".

Comme Garcin, comme Stendhal aussi, mais dans une bien moindre mesure, Ardoin-Dumazet, incapable de comprendre l'originalité et l'esprit de la ville, se rabat sur le paysage, à qui la cité sert en quelque sorte de faire-valoir. Pour le bourguignon Stephen Liégeard, ancien préfet, que sa vocation profonde pousse vers une oeuvre poétique généreuse et sensible, et qui deviendra en quelque sorte le parrain et le chantre de la Côte d'Azur, cette difficulté à saisir

une ville étrangère à la Provence conventionnelle demeure encore. Dans la Côte d'Azur (7), il nous donne un très joli portrait, amical, lyrique, d'une ville dont la singularité, pour être admise, doit trouver sa justification dans le pittoresque italien.

Mais observateur d'une grande finesse, il ne manque pas de noter un immobilisme qui, quatre vingt dix ans après ces lignes, demeure toujours d'actualité:

"Connaissez-vous Grasse ? Non. Tant pis, alors ! il faudra vous contenter d'une esquisse où manque la touche de Fragonard. Sachez donc que, retenue par sa ceinture d'orangers sur les déclivités rapides du dernier contrefort des Alpes, la cité des parfums ne semble tenir debout que par un miracle d'équilibre. On dirait de quelque gigantesque agave accrochée au roc. Derrière elle surgissent des cimes ardues, des montagnes dénudées qui, dans le mystère de leurs grottes, abritent la Siagne (-). A ses pieds, comme pour mieux la charmer, bondit tout un troupeau de collines dont les croupes ondulées semblent chevaucher l'une sur l'autre. L'olivier au feuillage d'argent voile leurs flancs, le cactus l'empourpre de ses fruits" le dattier d'Afrique y balance, sous la brise, sa mobile couronne de palmes. Ici, là, partout, d'innombrables bastides piquent cette verdure un peu monotone de mille et mille points blancs qui étincellent au soleil. Au loin, une ligne bleue - la mer ! (-.).

Cette assiette d'une ville manifestement oublieuse du fil à plomb, ce dédain de l'horizontale au profit de la perpendiculaire, ces places qui sont des carrefours, ces rues qui sont des fentes, ces hautes bâtisses noires dont les étages supérieurs finiraient par s'embrasser si d'honnêtes arcs-boutants jetés entre elles n'y mettaient bon ordre ; ces rez-de-chaussée à bossages rudes, lointaines imitations de Florence; ces vieilles portes sculptées sous l'ogive desquelles le regard devine les premiers serpentements de pierre de quelque escalier à vis ; ces boutiques rappelant de près l'échoppe de l'apothicaire qui vendit le poison à Roméo ; une sombre église aux piliers trapus posée sur deux cryptes ; des tours carrées qui ont le pied dans les ténèbres et le front dans les éblouissements du ciel de Provence, -tout cela imprime à l'ancienne station Romaine un caractère très personnel où, par de perpétuelles oppositions de lumière et d'ombre, les contrastes les plus inattendus se heurtent en se faisant mutuellement valoir (-). Il s'agit d'ailleurs ici d'une de ces vieilles cités, nourries de tradition, qui, moins volontiers que la couleuvre au printemps, se décident à faire peau neuve. Cristallisée comme ses cédrats, Grasse peut traverser dix lustres complets, sans que la description qui la vise paraisse moins vraie d'une virgule".

En cette fin de siècle, où la vie mondaine a glissé vers Cannes et vers Nice, villes modernes et ordonnées, dont l'abord et le séjour sont faciles, il semble qu'il y ait encore une espèce d'impossibilité, chez les voyageurs, à pénétrer dans l'intimité de cette ville industrielle et volontiers secrète, autrement que pour y acheter, rue des Suisses, la confiserie de M. Nègre. Les personnes qui s'y fixent, loin du bruit de la Côte pour la saison d'hiver, occupent des hôtels et des villas construits hors de la ville. Le cours, la grande terrasse qu'admirait Stendhal, terrain neutre, lieu de rencontre de deux populations étrangères, promenade, point de vue, demeure extérieur à la masse urbaine que l'on perçoit sombre, étrangère, toujours génoise.

Cependant, les premières années de notre siècle voient Grasse prendre place parmi les gracieuses cités provençales auxquelles on s'attache. Cette "ville manifestement oublieuse du fil à plomb" s'intègre désormais au paysage, et tout ce qui y paraissait naguère étranger et bizarre semble tout à coup curieux et pittoresque. Cette mutation dans la façon de voir une ville jusque là étrangère, tient à une nouvelle génération marquée par les écrivains qui - tels

Alphonse Daudet, Paul Arène - viennent de façonner l'image d'une Provence facile, légère, colorée, artificielle, mais combien rassurante, où le soleil, dieu devenu un ami, tient désormais le rôle principal. Aussi la rude ville ligure est-elle bientôt apprivoisée, maquillée en cité-type d'une Provence aimable, prétexte des plus tendres effusions lyriques.

André Hallays, avocat parisien passé au journalisme, a beaucoup flâné en Provence. Il l'a vue radieuse, antique, paisible. A travers la France ( 8 ) , est le résumé d'itinéraires capricieux et attentifs, où l'on trouve cette nouvelle image de Grasse :

Au flanc de sa montagne que revêt un fouillis de pins, d'oliviers et de citronniers, Grasse, silencieux et parfumé, Grasse, sans roulettes ni tramways, semble un paradoxe charmant dans ce pays saccagé par des hordes de croupiers. On y goûte la paix d'une honnête sous-préfecture, et l'on n'y sent point l'odeur de tripot dont est empesté tout le littoral. Les cheminées de briques de ses parfumeries, dispersées sur la pente de la colline, gâtent un peu la beauté du paysage et la pureté du ciel, - moins hideuses pourtant que les dômes de métal et les beffrois en verroterie de tous les palaces pavoises qui se succèdent de Saint-Raphaël a Menton.

Et qu'elle est jolie, en sa grâce presque toscane, la vieille ville ramassée au pied de sa vieille tour ! Et l'amusant dédale que forment les voûtes, les arcades, les escaliers, les rampes, tout ce lacinis de ruelles grimpant, tournant et dévalant à la provençale, jusqu'à de petites aires plantées d'ormes et de platanes ! De précieux vestiges content, ça et là, l'histoire de la cité, attentent sa richesse et le goût de ses fils".

Vingt ans plus tard, deux charmants écrivains dont l'un a longtemps mis ses pas dans ceux de son aïeul, Camille Mauclair et Francis de Miomandre, donnent de Grasse une image suave.

Camille Mauclair - encore un parisien - a subi l'influence de Mallarmé, de Barrés, de Maeterlinck. Ses curiosités l'ont tour à tour poussé vers l'antiquité méditerranéenne, l'Impressionnisme, la musique romantique, Edgar Poe, Baudelaire ; il a retrouvé la Grèce et l'Italie dans son itinéraire provençal ; c'est lui qui, le premier semble-t-il, a vu dans le paysage grassois l'apparence des collines de la Toscane et de l'Ombrie. Avec Au soleil de Provence (9), voici "Grasse la Douce " :

"Quand venant de Cannes, on l'aperçoit de la vallée entre Mougins et Mouans-Sartoux, elle apparaît un peu mollement couchée à mi-flanc du Roquevignon, comme Assise au pied du Subasio lorsqu'on arrive à Pérouse. C'est dans le même site ombrien, la même petite cité blanche et gris-rose, longue nef à l'ancre sur une mer d'oliveraies. Et pour l'atteindre, depuis Sainte-Marie des Anges dans la plaine, la cité de Saint-François et de Sainte Claire. A Grasse, plus qu'ailleurs en ce pays me hante ta souvenance de l'Ombrie. Et lorsqu'on contemple, du haut du Cours, en ses inverse la route de Cannes, l'analogie est encore plus frappante. C'est le paysage. Mais la vallée de l'Ombrie est plus vaste, et au bout de celle de Grasse il y a la mer vaporeuse et non l'Apennin. La terre provençale égale ici en beauté apaisante, en charme quiet, ta terre italienne, antique et chrétienne (...)

Cet air embaumé que de jolis flacons vont porter dans tous les pays du monde, les Grassois et leurs hôtes le respirent avec délices. (I sature leurs âmes, il leur fait l'humeur quiète. C'est ici le Heu où nul ne se presse, où "prendre le bon du jour" est la grande affaire quotidienne, où tous les visages respirent la béatitude, où l'on s'aborde avec bonhomie, où les

souffrants reprennent la santé et où les robustes vivent centenaires. Comment ne pas aimer cette ville ? J'y ai flâné quinze hivers en m'y attachant toujours davantage. On y est bien, mais on y ignore la fébrilité et le luxe de la Riviera si prochaine. Le progrès s'y est introduit sans rien détruire des aspects antiques et de la simplicité avenante des moeurs. C'est une oasis de repos, malgré deux gares et des trams électriques qui font tout le bruit de ferraille et de cahots qu'ils peuvent. J'adresse à Grasse la douce toute ma gratitude pour tant de beaux soirs où je l'ai vue, fière sur sa colline comme une petite acropole, s'illuminer sur fond de ciel mauve tandis que je descendais ses pentes, étourdi par la senteur heureuse des mimosas et des orangers".

Francis de Miomandre, tourangeau qui passa la plus grande partie de son adolescence à Marseille, fut un être tout de charme et de fantaisie et l'auteur de romans fort agréables qu'on a bien tort de ne plus lire. Il a souvent séjourné à Grasse ; un des ouvrages (10) porte comme titre son seul nom. On y trouve ce portrait inattendu :

"Une promenade au hasard dans la ville ne réserve peut-être pas beaucoup de surprises à l'archéologue. Mais à l'artiste certainement. A chaque détour, l'impression change. Tantôt, vous vous croiriez aux plus obscurs moments du moyen-âge : des ruelles sombres, d'un pittoresque vraiment unique, patinées d'une crasse immémoriale, font penser à des repaires de truands ; tantôt vous débouchez en plein XVI<sup>e</sup> siècle italien, ou au milieu du siècle d'or espagnol : maisons roses à loggias, terrasses, petits oratoires, plantes grimpantes à la ferronnerie des balcons ventrus, lourdes portes aux sculptures profondément fouillées. Puis, tout à coup, s'impose l'illusion d'un coin de cité orientale, silencieuse, avec des retombées de palmes ou de branches de figuier. On suit longtemps des murs bas, effrités, des murs derrière lesquels on devine la présence de quelque jardin de Mille et une Nuits, avec ses agaves, ses jasmins, ses fontaines, ses azulejos - Enfin, c'est la ville moderne, aux rues larges, aux maisons confortables, et de toutes parts s'offrant aux baisers du soleil".

L'Ombrie, les Milles et une Nuits appartiennent à une façon post-romantique de concevoir la Provence, à laquelle Giono, Joseph d'Arband ou Armand Lunel, parmi d'autres comme eux nés en Provence, vont substituer un autre regard, où l'évocation poétique sait cohabiter avec le réel quotidien tendre ou âpre, parfois violent"

Il est étrange que la parfumerie ait si peu retenu l'attention de ceux qui, jusqu'ici, ont façonné des images de Grasse. On la mentionne, on l'évoque, comme l'a si joliment fait Maurice Maeterlinck en 1907 dans cette admirable étude qu'est L'intelligence des fleurs, comme une curiosité particulière. Ce qu'en dit André Hallays (8) est charmant, mais si peu réel :

"la propreté des usines de parfumerie est quelque chose de merveilleux -.. Rien d'industriel, là dedans, semble-t-il. On dirait que, parce qu'il s'agit de fleurs, l'homme, interdit, a appris le respect et le soin. Rien ne traîne. Pas de crasse J pas d'huile qui coule - Des machines nettes et silencieuses qui rejettent des poudres parfumées, des essences douces et nettes. Jamais on ne se croirait dans une boucherie de fleurs.-"

Comme tous, il se contente de présenter une alchimie paradoxale et rare, dont ceux qui la pratiquent demeurent les habitants inconnus d'un monde ignoré, où personne ne songe à faire pénétrer le lecteur.

Aussi doit-on célébrer l'unique ouvrage qui l'ait fait, l'étonnant roman de Pierre Hamp, pseudonyme du niçois Henri Bourillon, qui paraît malheureusement bien oublié. Dès 1908, Pierre Hamp, qui fut successivement cuisinier, employé, puis élève à l'Ecole des Travaux Publics où il reçut un diplôme d'ingénieur, entreprit de faire la description du monde du travail artisanal et industriel, dans une série de volumes regroupés sous le titre significatif de *La peine des hommes*. Ni politique, ni ouvriériste, ni réaliste à la Zola, Pierre Hamp s'est formé tout seul et n'a pas laissé de descendance. C'est moins un romancier qu'un chantre du travail, qui insère une intrigue peu compliquée dans un milieu économique, qu'il pénètre avec lucidité, et d'où sa formation d'ingénieur lui livre les réalités et les contradictions. C'est surtout un poète, aussi à l'aise dans l'évocation d'un brillant champ de fleurs que dans celle d'un puits de mine, froid, opaque et humide.

Ce curieux de toutes les techniques et des conflits qu'elles font naître ne pouvait ignorer l'industrie de la parfumerie. Venu l'étudier au cours de plusieurs séjours à Grasse, il en naît le *Cantique des Cantiques* (11), deux volumes dont le premier traite, comme un roman à clefs, du monde très fermé de la parfumerie grassoise. Il apporte ce qui manquait jusque là aux hommes de lettres passés dans cette ville, dont il donne non pas une image qui se voudrait "provençale" mais un portrait sans complaisance, réaliste et dur :

"Auguste Andreis respira, en rentrant au 8 de la rue des Moulinets, la vigoureuse odeur du fumier de la cour. Le tas haut de deux mètres était chaque jour augmenté par les détritiques que jetaient les habitants de cette bêtise sans égout et sans cabinets. La maçonnerie avait pourvu aux mêmes besoins que pour la bête en tanière : l'abri sec. La seule commodité de cette maison sans vidange était d'abriter de la pluie et du vent. Cependant les locataires avaient d'autres usages que les animaux qui fientent sur le sol de leur antre ou tout près de l'entrée et y laissent pourrir les résidus de leur repas. La différence entre le taudis et la tanière était de pouvoir, du taudis, jeter l'ordure par la fenêtre. L'entrée était nette à cette heure passante. Les masures sans eau ne vomissaient que la nuit leurs déchets à la rue, mais pouvaient sur cour fienter à toute heure (~.).

Auguste Andreis distinguait dans Grasse les maisons à boyaux et celles sans boyaux. Les bâtisses à tuyauterie ne rendaient pas l'ordure par les fenêtres mais grâce à la disposition en pente de la ville, étaient parfumées par les eaux usées des usines envoyant à Pégout des torrents de fumier de fleurs.

Chez Auguste Andreis on ne sentait que purement la fiente, en tous temps, mais dans la maison habitée par César Damiano on sentait l'oranger et l'urine. L'usage n'abolissait pas tout le parfum de la fleur, résistante d'une telle énergie que dans le caniveau emportant son cadavre bouilli mêlé aux déjections humaines restait encore un baume charmant.

Le plus confortable domicile était celui de la famille Gilli. Les tuyaux suivant le mur extérieur comme les descentes de gouttières, on y vidait les eaux dans une cuvette disposée en bord de fenêtre au lieu de les porter sur le palier. Il suffisait de fermer les vitres pour que la maison ne pue pas. Aux bâtisses à écoulement intérieur, l'air entrant purifiait ; ici il empoisonnait".

Mais Pierre Hamp sait aussi être tendre et lyrique. Sa tendresse - et il en a beaucoup - il la réserve aux paysans qui entourent Grasse, aux effluves des collines et des champs, aux jeunes filles et aux enfants. Le voici opposant la *Nuit au Jour* :



"Aucun vent, aucun bruit, rien que la clarté pure dans l'air plus tendre qu'un baiser de femme.

La multitude des mondes régnait sur la multitude des fleurs. Les jasmins blancs constellaient la verdure. Leur délicieux soupir nocturne commençait sur la terre embaumée.

L'odeur régnait aussi profonde et fine que la lumière. Deux suavités : la clarté et le parfum. La rose donnait son être au soleil. Le jasmin aux étoiles.

A plusieurs kilomètres, les jardins de Grasse embaumaient la nuit. La ravissante puissance de la terre, éclos dans la douce fleur blanche, montait vers le fleurissement des astres dans les prairies du ciel. On entendait respirer le monde sous le regard terrible et doux des constellations (...).

"(...) Des pieds nus d'enfants imprégnaient l'épaisse poussière de la route chaude à la peau humaine. Le bandage de fer des roues de charrettes éclairait d'argent les chemins dorés de soleil où les mulets fouettaient de leurs queues les essaims de mouches et balançaient la tête coiffée de feuilles de platanes. L'air était lumière. Le génie du parfum augmentait dans les fleurs ivres. Sur l'eau du ruisseau venue des usines de Grasse, flottait une mousse blanche, écume de graisse évoquant l'ourlet de vague au bord de mer. Les jasmins, sombres dans la terre mouillée, étaient humbles auprès de la feuillaison abondante des rosiers portant tes dernières fleurs".

Le contenu historique et social du roman de Pierre Hamp a bien vieilli, mais peu importe, car c'est le premier écrivain, et jusqu'ici le seul qui ait su maîtriser ce contraste qui avait tant gêné ses devanciers, l'opposition entre la ville sombre, haute, par endroits lépreuse, ailleurs aimable et joliment décorée, et le paysage merveilleux qui l'entoure. C'est celui qui a cerné la réalité au plus près, qui en a esquissé la meilleure approche.

Au terme de cette rapide revue, à quoi d'autres noms et d'autres talents injustement oubliés pourraient être ajoutée, deux constatations s'imposent.

C'est tout d'abord l'étonnement devant cette espèce de voile, de taie qui empêche la plupart des hommes de lettres qui ont tracé un portrait de Grasse, de voir la ville, sinon telle qu'elle est - ce n'est pas facile - mais au moins avec un regard objectif. D'abord on ne la voit pas, puis on la voit mal, enfin au travers de lunettes teintées de rose, elle apparaît florentine, espagnole ou orientale, mais jamais grassoise. L'inspirateur méconnu de ces portraits est, non pas la muse bien connue, mais un mauvais génie qui s'appelle l'inconscient collectif, génie du plus grand nombre, auquel échappent seul un Stendhal, ou un franc-tireur comme Pierre Hamp, parce qu'ils poursuivent un itinéraire personnel et solitaire.

Second étonnement, il apparaît étrange que Grasse, depuis un demi-siècle, n'ait encore jamais rencontré son grand portraitiste. Peut-être cela vient-il de ce que Grasse, ville longtemps repliée sur elle-même, dans un décor provençal plaqué par dessus l'austère structure ligure, cultivant ses particularismes, fermée, peu curieuse des autres, n'est point perméable aux étrangers.

Seuls des Lyonnais ont su pénétrer au plus profond des particularismes nés entre Saône et Rhône. Et sans doute seul un Grassois pourrait-il faire cette analyse spectrale d'un milieu urbain aussi complexe avec cette aisance que donne la connaissance intime d'une ville

vécue et perçue comme une famille. Il nous reste à attendre la naissance de cet écrivain grassois qui saura dénicher, traduire et regrouper dans une puissance synthèse les caractères originaux de cette ville attachante et singulière.

## NOTES

- (1) Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne. 2ème édition, Draguignan, 1835, 2 vol.
- (2) Description Historique, Géographique et Topographique (...) pour servir de suite au Dictionnaire de la Provence. Aix, 1787, 1 vol.
- (3) Lettres à Zoé sur la Provence. Draguignan, 1841, 2 vol.
- (4) Diction ancien bien connu, mais jamais cité : "A Grasse, les juifs font faillite !"
- (5) Journal de Voyage de Bordeaux à Valence, en 1838. Paris, 1927, 1 vol.
- (6) Voyage en France, 12ème série, Alpes de Provence et Alpes-Maritimes. 2ème édition, Paris - Nancy, 2904, 1 vol.
- (7) La Côte d'Azur. Nouvelle édition illustrée, Paris, 1894, 1 vol.
- (8) En flânant à travers la France. Provence. Paris, 1912, 1 vol.
- (9) Au Soleil de Provence. L'Azur et les ifs. Grenoble, 1913, 1 vol.
- (10) Grasse (portrait de la France, n°23). Paris, 1928, 1 vol.
- (11) Le Cantique des Cantiques (La Peine des Hommes).